

30 NOVEMBRE 1965

Une interview de Robert PINGET, le nouveau prix Femina :

« A 25 ANS J'ÉTAIS AVOCAT, CELA M'ENNUYAIT, JE ME SUIS MIS A ÉCRIRE... »

LES dames du Femina peuvent se féliciter de leur choix. Elles ont trouvé un auteur émérite : Robert Pinget, 45 ans, 13 romans et 3 pièces de théâtre.

Avant « Quelqu'un », le roman pour lequel il a eu le prix, les dames du Femina s'étaient déjà intéressées à Robert Pinget. En 1962, il avait été question de lui attribuer le prix pour « L'Inquisiteur » :

« Je devais avoir ce prix, je n'ai eu que cinq voix. Un membre du jury avait changé d'avis au dernier moment. C'est décevant sur le moment, puis on oublie. Au Médicis, le même jour, même comédie. De toute façon,

à mon âge, un prix ne change rien. Je continue à écrire, mais je ne dédaigne pas l'argent. On en a tous besoin. Enfin, en 1963, on m'attribue le prix des Critiques pour « L'Inquisiteur ».

— Vivez-vous de votre plume depuis longtemps ?
— Non, c'est « L'Inquisiteur » qui m'a permis d'abandonner tous les métiers annexes A 25 ans, j'étais avocat. Cela m'ennuyait. Je n'aimais dans cette profession que les dialogues dans les prisons. J'ai abandonné. Je me suis inscrit à l'Ecole des Beaux-Arts. Au bout de quatre ans, j'ai choisi la littérature. Il y a de cela treize ans. Mon premier livre a été publié en 1952 : « Mahu », chez Robert Lafont. Ensuite, je publie chez

Gallimard « Le Renard et la Boussole ». Camus s'y intéresse et l'édite immédiatement. C'est un échec total. Enfin, je découvre les Editions de Minuit de Jérôme Lindon.

— On vous considère comme un adepte du nouveau roman ?
— On a parlé à mon sujet de Beckett, de Robbe-Grillet, de Claude Simon, etc., du « nouveau roman ». En réalité, d'importantes différences subsistent entre nous. Nos véritables liens ont été créés par l'éditeur. Une seule chose commune : une certaine façon de réagir contre le roman d'autrefois.

Mais Robert Pinget est aussi un auteur dramatique. Jean Vilar a créé en 1950 « La Manivelle », traduite par Beckett

dans le monde entier, puis Pierre Chabert met en scène, pour un soir, à la Biennale de Paris, « L'Hypothèse ». Cette pièce risque d'être reprise par Jean-Louis Barrault en mars prochain.

Pour vivre, ces dernières années, Robert Pinget a écrit des articles, collaboré au dictionnaire des contemporains de Lafont-Bompiani et même décoré un bar des Champs-Élysées.

Robert Pinget est très discipliné. Tous les jours, vers 10 heures du matin, il se met au travail. « Pour être productif, je dois avoir l'estomac vide », précise-t-il.

— Croyez-vous à l'inspiration ?
— Pas du tout.

« Je me considère plus comme un poète que comme un romancier. La difficulté pour moi est d'introduire des expressions nouvelles, des tournures qui ne sont pas encore acceptées par l'Académie française.

— Que vous apportera ce prix ?

— Peu de modifications dans ma vie privée. Je possède déjà une voiture, grâce à « L'Inquisiteur ». J'adore conduire, cela me décontracte. Peut-être la changera-t-elle. La chose la plus importante est ma petite maison de Touraine : le toit s'écroule. C'est très urgent. Et puis je voudrais faire des cadeaux à des amis, leur faire plaisir.

— Comment vivez-vous ?

— Je suis célibataire. J'habite Saint-Germain-des-Près, mais je sors peu. La seule chose qui me passionne, c'est le travail. Ma seule distraction : voir la télévision, les interviews surtout. Puis j'ai quelques amis : Samuel Beckett et Robbe-Grillet le peintre Michel Criet, le décorateur Mathias, mon éditeur enfin.

— Quels sont pour vous les livres importants ?

— Il y en a deux : « Don Quichotte » de Cervantes et les « Mémoires d'outre-tombe » de Chateaubriand.

Robert Pinget a bu son café. Il a déjeuné sobrement : « Après un tel repas, je ne pourrais pas travailler... »

André HALIMI.

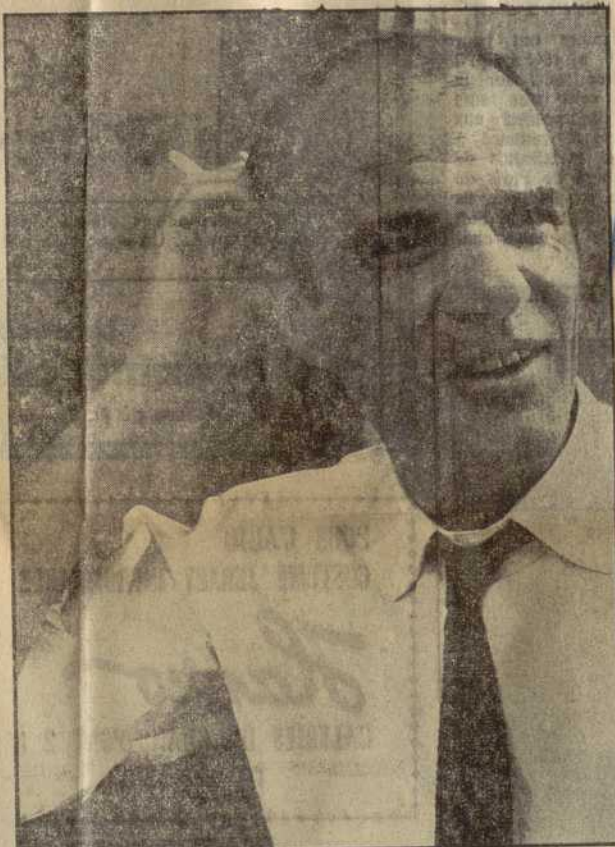
TRIBUNE de LAUSANNE
LAUSANNE

31 OCTOBRE 1965

Dans les deux livres c'est d'une prison qu'il s'agit

Chez Robert Pinget on n'en sort pas

Voici un nouveau Pinget. Ou plutôt deux. Deux livres d'un coup. Je ne sais quelle fureur ont les écrivains depuis quelques années de mettre en circulation plusieurs de leurs ouvrages à la fois. Cela se pratique assez souvent et dans quel but ? Quand des auteurs ont un public, pourquoi lui demander de faire un choix ? Depuis « L'Inquisiteur », ce gros volume qui avait connu un étonnant succès, on n'avait plus rien vu de Pinget qu'au théâtre. Et les jeunes compagnies qui se succèdent encore sur la scène de la Biennale de Paris ont présenté deux de ses pièces : « La Manivelle » et « L'Hypothèse ». Aujourd'hui Robert Pinget rattrape son retard en librairie en publiant donc deux livres « Quelqu'un » et « Autour de Mortin » (Editions de Minuit). Le premier est un monologue. Le second assemble des dialogues. Le premier nous entraîne à l'intérieur d'un être, le second nous promène autour. Ce sont de curieux livres qu'on lit tantôt en riant, tantôt dans le désespoir, tantôt dans l'ennui. Au moment où l'on va tout lâcher, c'est juste alors que Pinget vous rattrape : il dit : quelle misère d'avoir entrepris d'écrire ça. Et on reprend le fil avec lui. Un fil que le narrateur est justement en train de chercher. C'est un vieux garçon qui, avec un ami retrouvé dans une ville d'eaux, l'un entre deux vins, l'autre entre deux diarrhées (c'est Pinget qui le dit), a entrepris de diriger une pension de famille. Ils sont là avec leurs pensionnaires, une servante et une cuisinière dans un pavillon de banlieue. La maison s'effondre lentement. Ces braves gens vivent ensemble, ni bien, ni mal, en se disputant et en jouant au bésigue dans un décor oublié du siècle précédent : des petits bronzes partout (ils sont parfois en plâtre) quelques tableaux hideux, la photo de l'impératrice Eugénie, de la misère dans des pots et les pots dans des cache-pot, un grand bureau noir baptisé le catafalque, un piano où une pensionnaire noie régulièrement « La Truite », de Schubert, un jardin plein de poussière où parviennent à grandir d'horribles aubusins. Dans ce jardin un maronnier où un jeune idiot grimpe, dans l'espoir de cueillir des nids. Voilà, c'est tout. Dans l'horreur, ça fait un peu décorateur de théâtre à la mode. Passons. Des deux directeurs, l'un songe aux économies qu'il faudrait faire pour acheter une machine à laver le linge, l'autre tente de se distraire en s'intéressant à la botanique et en buvant quelques petits verres. La bonne dit qu'il se pique la ruche. Quand le livre commence, le botaniste est en train de chercher une feuille manuscrite qui a disparu de sa table. Il va fouiller toute la maison, et finir par faire semblant de la chercher, car ce n'est pas seulement un papier qui lui échappe, tout le fuit :



Robert Pinget : deux romans à la fois : un monologue et des dialogues.

Mlle Reber ? Ou bien était-ce un autre jour ?

Il n'y a plus de temps. Le botaniste cherche son papier dans hier et aujourd'hui, en ne sachant plus si c'est du temps qu'il vit, qu'il vivra ou qu'il a vécu. Tout, dans cette pension de famille, pourrait être à l'imparfait ou au présent ou au futur. Tout s'abolit comme dans une prison. Seules quelques photos témoignent qu'il y a eu une jeunesse, qu'il y a eu des vacances. C'est, malgré les préciosités de décor dont nous parlons, un livre bouleversant, jusque dans ses longueurs, à la fois féroce et tendre. On sort de ce « Quelqu'un » en ayant peur de ne jamais pouvoir l'oublier.

L'autre volume, « Autour de Mortin » est un recueil de témoignages, d'interviews concernant un homme qu'on vient de voir s'empoisonner, un écrivain, Alexandre Mortin. Là aussi, ce temps que l'émetteur essaie de faire revivre paraît bien flou. Mais le pire, c'est que cet Alexandre Mortin, à travers tous les portraits qu'on trace de lui est de plus en plus obscur. Il n'est en réalité qu'un miroir et les gens se souviennent de l'image d'eux-mêmes qu'il leur renvoyait. Peu à peu, il apparaît que tout est faussé, qu'on ne peut rien connaître ni personne, que la vie de Mortin nous échappe, sa mort aussi et son œuvre dont peu à peu on le détache. Rien n'est sûr. Ainsi les dialogues de « Autour de Mortin » rejoignent-ils le monologue de « Quelqu'un ». « Quelqu'un » c'est l'inquiétude. Les interrogés de Mortin sont par contre des gens satisfaits. C'est leur rencontre qui, seule, est inquiétante. Les dialogues ont donc un effet moins immédiat, mais leur portée est la même que celle du terrible et cocasse monologue. Pinget a peut-être bien fait de publier ses deux livres ensemble. Ils s'éclairent l'un l'autre. P.D.



A La Biennale de Paris, on a repris « La Manivelle ». Son héros, un pauvre vieux qui essaie de parler du passé dans la rue trop bruyante, est un frère du lamentable botaniste de la pension de famille.

ce qu'il a fait, ce qu'il doit faire. Sans cesse, il tente de mettre un peu d'ordre dans son esprit. Allons-y mollo, dit-il, toute ma tête. Il voudrait mettre dans son herbier, comme des campanules, une de ses journées. Ce devrait être facile : il vit de la même façon depuis si longtemps : le lever, le thé, les affaires, le déjeuner, l'atroce déjeuner où l'on ne mange que des choses ignobles ou pourries, des aubergines, de la viande filandreuse (on ne peut jamais plus s'en débarrasser la bouche), les pêches qui coulent et autour de la table, l'idiot qu'il faut moucher dans les serviettes de table, par terre le vin qu'on renverse, un spectacle morveux et sanglant, puis le café, la digestion dans une petite sieste à ronflements, l'après-midi qui coule dans des songeries sur le voisin, des conversations avec les pensionnaires sur leurs maladies, le dîner, les après-dîners que l'on passe en groupe dans le fouteur en se livrant depuis toujours aux mêmes distractions. Qu'a-t-il fait oui, qu'a-t-il fait aujourd'hui ? A-t-il songé à demander qu'on fasse venir le plombier avant de compter les bouteilles à la cave ? Ou bien après ? A-t-il rencontré Mme Apostolos qui sortait des gogues, la poche bourrée de papier au moment où il essayait d'éviter au jeune idiot une giflette de la très catholique